

Denis Fouquet

Vendredi noir

Chaque année en novembre, cet évènement vampirise l'espace médiatique et publicitaire. Vendredi noir, Black Friday en américain commercial. Tout le monde doit consommer, tomber dans le panneau d'offres toutes plus alléchantes les unes que les autres. La terre entière doit céder sous les coups de boutoir du marketing américain, le lendemain d'une fête qui n'est que la leur : Thanksgiving.

Je ne voulais pas me rendre complice de ce diktat consumériste. Ce vendredi était le mien. Pour ne pas être matraqué d'annonces, je coupai télé et radio. Que faire en ce jour ? Rester enfermé chez moi ? Un peu cafardeux ! Sortir m'effrayait à cause des affiches omniprésentes dans les rues. Choix cornélien. Finalement, j'optai pour une lecture du roman culte de Stefan Zweig : « Le Monde d'hier ». Lire lentement, afin que chaque phrase, chaque idée ait le temps d'infuser en moi.

Je résistai à la bouteille de vin qui me tendait les bras. Un bon Pommard ne pouvait être bu si tôt, et surtout pas seul. Avec qui avais-je envie de partager ce nectar ? À presque quarante ans, la réponse était traumatisante. Redevenu célibataire et voulant éviter mes amis-hommes en ce jour, je décidai de rester à l'eau. Pétillante quand même !

Mon célibat était récent. Histoire banale. À l'aube de la trentaine, j'avais cru décrocher le graal en séduisant Lucie. Pétillante, pleine de répartie, enthousiaste, elle avait apprécié mon humour au point de trop vite m'aduler. De bons restaurants en week-ends de charme, de vernissages de galeries en opéra, elle avait adhéré à tout. Côté sexe, elle s'était montrée originale, créative et pleine d'entrain. Nos escapades étaient toujours agréablement pimentées. Notre lune de miel

avait duré un an. Puis, elle s'était lassée. Je travaillais trop, elle ne travaillait pas. Elle finit par s'interroger sur notre relation, sur sa vie. Comme souvent, la réponse se trouvait dans la question. Retraite de Russie assurée.

Les douze mois suivants furent une succession de marées. Parfois hautes avec des coefficients dignes d'un amour éternel, puis basses avec une mer qu'on pouvait à peine distinguer tant elle s'était retirée. Entre les deux, des vagues et du vent.

Un jour ensoleillé du mois de janvier, elle rassembla ses affaires dans quelques sacs et sortit de ma vie.

Zweig me fit réfléchir à mon destin.

Je devais sortir au lieu de me lamenter.

Je décidai d'aller boire et dîner à la brasserie « L'Excelsior ».

M'attablant à un endroit stratégique, je pus observer passants, et surtout passantes.

La serveuse prit le temps de me décrire les vins servis au verre. Sa compétence et sa passion me donnaient l'envie de tout goûter. Mon choix se porta sur un Viognier.

C'est vers 19h30 que je vis arriver une femme très élégante, sans doute un peu plus âgée que moi, au bras d'un jeune homme à la beauté saisissante. Elle portait une petite robe noire qui semblait avoir été créée pour elle, et un rouge à lèvres coquelicot. Ses yeux verts illuminaient son visage. Je me fis la réflexion que ce couple était bien assorti, tout en complicité. Ils commandèrent un verre de vin blanc. Un Meursault. Quelle classe !

À 20 heures, toutes les tables étaient occupées et le niveau sonore élevé. Intrigué, je ne pouvais détacher mon regard des premiers arrivants. Furtivement, cette brune si ravissante me remarqua, esquissant un sourire. Puis, elle se replongea dans le dialogue avec son compagnon. Ils rayonnaient. Je les enviais. Leur discussion semblait sereine, joyeuse, contrastant avec le côté sonore, voire vulgaire d'un groupe de quatre.

Par un geste subtil, ils se firent servir une assiette d'accras de morue, ainsi qu'un verre de vin rouge, passant de Meursault à Pommard. J'avais mangé mon œuf parfait, mon tartare, et dégustai un verre de Crozes-Hermitage.

Leur verre de Pommard sembla me faire un clin d'œil. Malicieuse, elle trinqua à distance avec moi. Je lui renvoyai son geste, essayant de creuser mes fossettes, pour lui offrir mon plus beau sourire. Je voulus croire qu'elle avait apprécié.

J'en étais là de ce micro-succès, quand un autre jeune homme les rejoignit. Grand, cheveux longs, allure sportive. Il salua les deux convives et commanda un verre. Sans doute un « Châteauneuf du Pape ». Toujours l'excellence. Plus de soleil, quelques degrés d'alcool en plus. Plus masculin aurait dit ma mère.

Lorsque les autres, les bruyants, furent partis, je pus capter des bribes de leur conversation. Elle travaillait dans le monde de l'édition. Les deux hommes étaient sans doute acteurs, mannequins ou coachs sportifs.

Elle se montrait proche de ses deux compères avec ses gestes chaleureux quasi coquins. Je me posais des questions triviales : Avait-elle une préférence pour l'un des deux ? Si oui, lequel ? Leurs relations allaient-elles plus loin que ce badinage charmant, équivoque à souhait ? Je me mis à imaginer un ménage à trois, une sorte d'histoire sur le modèle du film « Jules et Jim ».

Tout à mon observation, je repris un autre café, encore plus allongé que le premier pour rester plus longtemps. Je ne voulais pas quitter ce trio.

Ils devisaient gaiement. La bonne humeur régnait. Ils n'hésitaient pas à se frôler, à se toucher. Le bras, le poignet, parfois même les cheveux, signe d'une grande connivence. Je réussis à entendre leurs prénoms. Louise, telle l'héroïne des « Nuits de la pleine lune », côtoyait Théo et Gabriel. Louise remarqua mon manège. Me voyant écrire sur un bloc-notes, elle se mit à jouer avec moi en m'envoyant un ou deux clins d'œil appuyés. J'aurais dû me sentir gêné. Je ne le l'étais pas, acceptant sans état d'âme mon rôle de voyeur.

À ce moment, Théo et Gabriel se levèrent. Fin de l'acte deux. Louise aurait dû faire de même, mais elle resta sur sa chaise. Tour à tour, ils se penchèrent vers elle pour l'embrasser et lui glisser un mot à l'oreille. Chastes bisous contrastant avec les effusions précédentes. Puis, ils mirent leur veste, se prirent par la main et s'offrirent un long baiser rempli de désir. Un couple parfait !

Surpris par cette configuration, mon stylo tomba par terre. J'interrogeai ma belle voisine du regard. Elle se leva et combla les cinq mètres menant à ma table.

- Vous permettez ?

- Je vous en prie, je n'attends personne.

- Vous nous observez depuis le début du repas. Peut-être étiez-vous en train de travailler ? Ou alors, dois-je vous soupçonner d'écrire sur nous, sur moi ? N'avons-nous été qu'un matériau pour vous ?

Je ne savais comment réagir. Elle reprit :

- Cette soirée est vraiment particulière. Le jour du Black Friday, mes amis m'annoncent leur mariage, me demandant d'être leur témoin. Et puis vous, espion, beau gosse, écrivain ?

À ce moment deux verres d'Armagnac bien remplis vinrent se poser entre nous.

- Puis-je parcourir ce que vous avez écrit ce soir ?

- C'est une ébauche, quelques mots posés, rien d'intéressant. Quelques morceaux d'un puzzle que je dois encore assembler.

Silencieusement, elle se mit à lire mes trois maigres pages. Les minutes suivantes furent longues. Pour masquer mon stress, je pris le verre d'alcool entre mes mains pour le réchauffer. Elle ne me lança aucun regard. Que pensait-elle ? Toujours sans un mot, elle prit son verre d'Armagnac entre ses paumes. Elle en but une gorgée puis me regarda. Son visage s'illumina et, soudain, j'eus l'impression d'exister, de monter sur la plus haute marche du podium.

- Quel talent. On est immédiatement conquis par votre sensibilité, votre humour. Vous faites de moi une sorte de déesse, c'est trop ! C'est si mignon, vous qui l'êtes tant. Je vous ai beaucoup observé ! Vos fossettes sont divines ! Votre sourire a dû faire mouche bien souvent.

Pour mieux jouer avec moi, elle laissa un long silence s'installer. Ma température grimpa de plusieurs degrés. J'essayais de me calmer en lui répondant :

- Nous nous sommes observés avec peu de discrétion. Vous m'avez lu. Mes oreilles se sont délectées de vos compliments. Nous dégustons ce digestif gascon ensemble. Et maintenant ? Chacun part dans son coin ?

J'avais osé !

- Décidemment, vous me plaisez. Je dirige une maison d'édition. Nous valorisons les textes courts, ce qui reste une gageure en France. Peut-être pourrais-je lire vos productions précédentes ? Ne pourrions-nous pas colorer ensemble ce vendredi noir ?

- En rouge et noir ? osai-je.

-Ne tombez pas dans la facilité ! Pas vous !

Son regard m'embrasait. Ses lèvres me tentaient. Étais-je au paradis ou en enfer ?

- Vous êtes joueur ?

- Je fréquente de temps à autre les casinos et voue un culte à Françoise Sagan. J'aime vibrer devant les hésitations de cette petite boule qui roule, qui saute avant de s'arrêter dans une alvéole, délivrant ainsi un numéro. Magot ou perte prévisible...

- Alors, je vous propose un jeu beaucoup plus simple. À coup sûr gagnant. Une pièce. Pile : Je publie vos nouvelles. Face : Nous passons la nuit ensemble !